

MISCELLANEA

A PROPOS DE :

Hubert WATELET : *UNE INDUSTRIALISATION SANS DEVELOPPEMENT — LE BASSIN DE MONS ET LE CHARBONNAGE DU GRAND HORNU DU MILIEU DU XVIIIème AU MILIEU DU XIXème SIECLE*

(Louvain La Neuve, 1980, 538 pages (Recueil de travaux d'Histoire et de Philologie de l'Université de Louvain, 6ème série, fasc. 22)

par

Marinette BRUWIER

Professeur à l'Université de l'Etat à Mons

Professeur à l'Université d'Ottawa, M. Watelet est d'origine hennuyère et il a eu l'heureuse initiative de consacrer la mémoire de licence qu'il a présenté à l'Université de Louvain en 1957 au charbonnage du Grand-Hornu. Ce dernier, après avoir fermé ses portes en 1951, avait déposé l'année suivante la plus grande partie de ses archives aux Archives de l'Etat à Mons. Par la suite, M. Watelet a eu la chance de classer ce fonds et d'en publier l'inventaire; il le connaît à fond quoique des données parfois utiles peuvent encore y être découvertes (1). Pour ce qui est de la connaissance scientifique de l'histoire du bassin de Mons, il en souligne lui-même les limites (p. 79). Sans remplacer les ouvrages antérieurs sur le sujet et notamment ce monument que restent les deux volumes de Gonzalès Decamps, son livre est une référence nécessaire; aucune autre publication récente n'atteint la même ampleur. On y perçoit clairement ce

(1) Les recherches minutieuses de Léon PLAETENS publiées dans *Forum, Journal d'Entreprise de l'Union Minière*, no. 28, 54, 55, 60, 61, 62 (1978, 1980, 1981) le prouvent.

qui me paraît le phénomène essentiel à savoir la place du bassin charbonnier du Borinage dans la Révolution Industrielle et dans la formation du capitalisme contemporain en Belgique et en France. Bourré d'idées neuves, de formules frappantes, écrit avec élégance, l'exposé est au fait de l'historiographie récente, nourri de la pensée économique contemporaine, il est complexe, nuancé parfois — pour la critique — trop complexe, trop nuancé. On retrouve, néanmoins, tout au long de ses 547 pages quelques idées forces. C'est à celles-ci que nous avons essayé de nous attacher.

Les titres de la Table des Matières indiquent bien ces idées directives : "Les permanences régionales", Première partie, Deuxième partie "Les débuts d'un processus de croissance" dont la 1ère section est consacrée à tout le bassin et la 2ème au Grand-Hornu. La Troisième partie commence par "La phase essentielle de la Révolution Industrielle au bassin de Mons" (section I) suivie par "La Révolution Industrielle au Grand-Hornu. Une réalisation schumpéterienne en milieu privilégié" (section II).

Le choix de 1810 comme charnière chronologique est commandé par l'histoire du Grand-Hornu : c'est le moment où Henri De Gorge prend possession de l'exploitation et l'admiration que M. Watelet exprime pour cet "homme nouveau", la "personnalité la plus remarquable de la transformation du bassin de Mons" justifie la césure bien plus que la législation impériale sur les mines qui a eu moins de conséquences immédiates que les lois révolutionnaires.

Dès 1950, M. Maurice-A. Arnould, dans un essai bref, mais fondamental, sur l'histoire du Borinage a observé l'existence au sein même du bassin charbonnier d'une région homogène, la moitié environ des quelque 40.000 hectares de concession de 1877; il l'a appelée le vieux Borinage. M. Watelet explique cette homogénéité par la géologie, la permanence des permanences, cela va de soi, dans un bassin charbonnier. Le vieux Borinage, c'est la zone d'extraction du charbon flénu, une houille sèche à longue flamme, relativement rare dans les autres bassins charbonniers belges et qui, parce qu'elle convenait admirablement aux chaudières à vapeur, fut très demandée à l'époque considérée. M. Watelet a mille fois raison quand il insiste sur cette richesse de base du bassin. Est-il aussi incontestable qu'à cause du flénu, le vieux Borinage resta marqué beaucoup plus tard que les exploitations périphériques du bassin par le régime des micro-concessions, ces concessions par veine, donc horizontales.

Il est vrai que l'ancien fief de Flénu entre Jemappes et Frameries

qui donna son nom à la houille fut, au Moyen-Age, l'un des premiers sites d'extraction et que des microconcessions y subsistèrent dans les premières décennies du XIXème siècle. Mais, il y eut des microconcessions aux XIVème et XVème siècle un peu partout dans le bassin même si c'est l'abbaye de Saint-Ghislain, qui commença dans la partie ouest de celui-ci à accorder, au milieu du XVIIIème siècle, des concessions verticales beaucoup plus vastes et de plus longue durée. En outre, M. Watelet signale lui-même (pp. 250-251) des regroupements à Jemappes et Quaregnon, en plein sur le Flénu, qui ont coïncidé avec la mise en place des premières Newcomen. Vers 1780, Ambroise Richebé fait un procès aux chanoinesses de Sainte-Waudru parce qu'elles refusent de lui garantir le renouvellement de sa concession et ce procès, il le gagne, écrit en 1806 Alexandre Miché, l'Ingénieur du Corps des Mines parce que sa société, celle des Produits "avait formé un établissement assez important avec machine à vapeur" (pp. 93-94). L'affaire est peut-être exceptionnelle comme l'affirme M. Watelet, il n'en qualifie pas moins les Produits d'entreprise majeure dès l'époque hollandaise. S'il y eut microconcession pendant des siècles, des regroupements s'opérèrent un peu partout dans le bassin à la fin du XVIIIème siècle. Quand on sait que les sociétés anonymes créés par la Société Générale entre 1835 et 1840 étaient toutes les 6 dans le vieux Borinage et que 5 d'entre elles reprenaient des sociétés fondées à la fin du XVIIIème siècle, on admettra que les microconcessions ont moins fortement influencé l'histoire du bassin montois que ne l'écrit M. Watelet. Ces considérations prouvent aussi qu'il a raison de voir dans le charbon flénu la richesse essentielle de la région.

Une autre permanence d'ordre géographique du bassin montois, sa localisation dans la vallée de la Haine, un affluent de l'Escaut, procure l'accès au marché donc "accentue la cohérence des activités régionales", écrit M. Watelet. En effet, l'exportation du charbon est aussi une tradition qui remonte au moins au XVème siècle et en général les pages qu'il consacre à l'infrastructure des moyens de communication considérablement améliorés, au coût des transports qui a fortement baissé, au régime douanier sont très neuves. Elles ont le mérite d'étudier le problème dans son ensemble, depuis le producteur jusqu'au consommateur. Après 1830, la montée de la concurrence annonce la perte de vitesse de la croissance et de la place prééminente du bassin par rapport aux autres bassins belges. Malgré une argumentation fournie, M. Watelet, est pourtant moins précis pour le réseau français que l'histo-

rien Geiger qui analyse les débouchés des mines d'Anzin. Je m'explique mal pourquoi il n'a pas tiré un meilleur parti de ce livre qu'il cite. Il en est de même des "Observations sur les mines de Mons..." du saint-simonien Michel Chevalier qu'il connaît tout autant. Par contre, il ignore le tableau dressé en 1830 par la Chambre de Commerce de Mons : les 28% d'expéditions vers la France montrent qu'il a raison d'insister sur la valeur de ce marché mais les 21% vers les Flandres, les provinces d'Anvers et de Brabant méridional, les 26,4% pour l'arrondissement de Mons, les communes rurales du Nord de la province et du Midi des 2 Flandres, les 17,8% vers la Hollande montrent que les débouchés nationaux méritent également la considération et que tout n'est pas dit sur le sujet.

Dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle, le bassin charbonnier a été entraîné dans une croissance dont M. Watelet a calculé le taux annuel entre 1765 et 1790, taux de 5,5% à 6,5%, qui ne sera plus jamais atteint par la suite. Il en limite la portée en l'expliquant par un redressement après des difficultés et même un recul de la fin du XVIIème siècle et des années 1700. Cette rapidité dans la croissance, exceptionnelle par rapport aux autres bassins belges, n'aurait pu se faire sans une diffusion, exceptionnelle elle aussi, des Newcomen. Tout en admettant l'impact du facteur technologique, M. Watelet pense que le facteur prédominant a été l'expansion du marché sans oublier "la richesse du coeur du vieux Borinage" donc le facteur d'ordre naturel. Il ajoute qu'il n'y a pas "de véritable industrialisation", qu'il s'agit dans le Borinage du XVIIIème siècle d'un "capitalisme préindustriel" et que l'industrialisation du bassin charbonnier a été "une industrialisation sans développement".

Quelle est la portée de cette terminologie ? Que la phase essentielle de la Révolution Industrielle n'eut lieu qu'après 1800 et que le capitalisme n'ait pris sa forme définitive qu'après 1830 ont déjà été soulignés; tout en présentant à certains égards plus de précocité, le Borinage s'inscrit dans la même évolution que le bassin liégeois ou les industries textiles de Verviers ou de Gand. La notion de "capitalisme préindustriel" me paraît extrêmement féconde dans le sens que certains caractères qui vont marquer l'industrie capitaliste s'affirment dans le Borinage dès la fin du XVIIIème siècle notamment la séparation du capital et du travail au moment de la création de sociétés capitalistes qui investissent dans la production. Pour M. Watelet, il s'agit de capitalisme préindustriel parce que les structures de production et de vente restent inchangées, "les détenteurs de

capitaux n'investissent... que quand ils y sont contraints" (p. 170). Il est vrai que les marchands de charbon ont financé la construction des Newcomen pour accroître la production donc augmenter leurs achats donc leurs propres ventes : cela me paraît une curieuse contrainte ! Je me demande aussi quelle contrainte pouvait peser sur les hauts fonctionnaires, sur les nobles dont la fortune provient surtout de la rente foncière, tout ce monde nouveau qui apparaît dans les sociétés du XVIII^{ème} siècle. Il ne faudrait pas non plus oublier que, dès le XV^{ème} siècle, des marchands, en général montois, participèrent à de petites sociétés houillères, peu nombreuses et éphémères certes, mais qui n'en ont pas moins existé. La multiplication du phénomène, l'extension des sociétés, l'arrivée dans le bassin de capitalistes souvent étrangers à la région, ont élevé, dès le XVIII^{ème} siècle, les moyens financiers de celle-ci et ont facilité le départ de l'industrialisation. Où placer exactement la frontière entre le capitalisme commercial et le capitalisme industriel ? D'après M. Watelet — et je crois qu'il a raison — on peut parler de capitalisme industriel au moment où il y a liaison des opérations de vente et de production dans le chef du même homme, au moment où le capitaliste dirige lui-même son entreprise. Là, on croirait presque qu'Henri Degorge-Legrand qui a fait la fortune du Grand-Hornu après 1810 est le premier à cet égard. A mon avis, M. Watelet a sous-estimé les entrepreneurs de la fin du XVIII^{ème} siècle : la croissance étonnante qu'il a lui-même calculée s'est accompagnée de l'apparition de caractères qui vont s'accroître par la suite. Un Goffint, un Richebé ont assumé eux-mêmes toutes les fonctions en question; en 1804-1805, 15 sociétés charbonnières cherchent à vendre elles-mêmes leur production et plusieurs d'entre elles réalisent ce projet.

On ne peut pourtant nier que la réussite de Degorge est assez exceptionnelle. M. Watelet reprend et précise tout ce qu'il avait déjà écrit sur cette "figure schumpéterienne", cet "homme nouveau". Ses innovations étaient également bien connues. M. Watelet les expose à nouveau avec bonheur. Pour résoudre "la faiblesse d'offre du travail", Hornu étant jusque-là une des communes les moins peuplées du bassin, Degorge construit entre 1820 et 1831 une cité ouvrière qui étonnera ses contemporains, la plus ancienne de cette envergure avec ses 400 maisons, ses deux vastes places arborées; il attire des ouvriers de partout, pratique une politique décidément paternaliste. Il innove aussi sur le plan industriel : ses "ateliers de construction de machines répondent au problème du machi-

nisme". Dans le village voisin de Jemappes, André Colenbuen a fait la même chose au charbonnage des Produits mais on ne sait encore ni quand, ni comment. Une innovation dont l'initiative appartient sans conteste à Degorge — quoique des projets parallèles existaient ailleurs mais dans des cartons — c'est le célèbre chemin de fer, 1800 m à traction chevaline, entre ses fosses et le canal de Mons à Condé. Il est tout aussi célèbre parce qu'il a été détruit en octobre 1830 au cours d'un pillage dans lequel l'industriel lui-même faillit perdre la vie. Cela prouve que sa politique sociale n'a pas entraîné les adhésions : il y en a d'ailleurs d'autres preuves et M. Watelet admet (p. 366) que ses réalisations sociales ne sont pas comparables à sa réussite personnelle.

De ce personnage sans conteste hors série dont M. Watelet met bien en valeur les qualités d'entrepreneur, on connaît encore mal notamment les idées politiques, il a été sénateur, mais en avait-il ? M. Watelet aurait pu mieux souligner son goût du faste qui transparaît dans les bâtiments des Ateliers ainsi que ses relations familiales. L'histoire du Grand-Hornu après son décès montre que son épouse Eugénie Legrand pas plus que son neveu Alfred Rombeaux ne manquaient des qualités utiles à la bonne marche de l'entreprise : M. Watelet se trompe quand il limite l'action de Mme Degorge à la gestion de la fortune familiale. Ils devraient également être replacés dans leur milieu, cette bourgeoisie nouvelle de la région dont la vie sociale et l'activité économique ont largement dépassé celle-ci.

La réussite du Grand-Hornu s'inscrit dans une période conjoncturelle éminemment favorable de 1813 à 1824. La crise qui suivit a été analysée avec un soin extrême par M. Watelet : grâce à un énorme labeur il a relevé les prix et les quantités par type de houille, par type de vente. Il apparaît néanmoins que Degorge a procédé au moment même de la crise à des investissements de grande envergure : c'est de cette époque que datent ses constructions grandioses tant des Ateliers que des maisons ouvrières. Et des investissements nouveaux, il y en a eu également dans les autres entreprises du bassin.

Les années 1825 à 1829 ont connu un peu partout la pénétration décisive des machines à vapeur d'extraction. La thèse traditionnelle veut que la hauteur de ces investissements est à l'origine des difficultés de trésorerie qui forcèrent les entreprises notamment du Flénu à se transformer en 1834 en sociétés anonymes et à tomber sous la

coupe des banques, essentiellement de la Société Générale de Belgique. Grâce au livre de M. Watelet, on voit bien maintenant que la baisse des prix a certainement accentué les difficultés. Toutefois, sur ce sujet fondamental, je regrette que M. Watelet ne se soit pas exprimé plus clairement.

Que le bassin du Borinage soit resté exclusivement ou presque, voué au charbon est une constatation assez banale. Mais que signifie exactement "une industrialisation sans développement" ? Il n'est pas question de développement démographique car M. Watelet lui-même chiffre la progression et montre bien qu'elle est particulièrement forte dans le vieux Borinage. Pour ce qui est de l'industrialisation née des charbonnages, je crois que M. Watelet la sous-estime. Grâce aux recherches de Mme Vanneck on sait par exemple que 300 machines à vapeur ont été construites dans le Couchant de Mons entre 1830 et 1850, alors qu'il en sort 260 de la région de Charleroi et 243 de la firme Cockerill. Si de petits ateliers disparurent au milieu du siècle, d'autres fabrications métalliques virent le jour et vers 1880 au moment où le nombre de mineurs plafonne, les activités sidérurgiques se diversifient. Il faut bien admettre néanmoins que plusieurs voix se firent entendre au cours du XIXème pour demander une diversification plus adéquate et d'autre part, que les deux hauts-fourneaux qui fonctionnaient dans la région furent fermés vers 1860. M. Watelet croit qu'une raison essentielle de cette évolution est l'absence dans le bassin de houille propre à la cokéfaction. Certes, la houille flénu était bien plus abondante. Il n'empêche que, dans leurs analyses, les géologues de l'époque distinguent un type de houille propre à produire du coke, que des fours à coke sont signalés, notamment à Saint-Ghislain en 1842 pour fournir les chemins de fer des environs de Paris, que les statistiques de la 2ème moitié du siècle soulignent bien l'exportation du coke et par exemple en 1880, la reprise des exploitations serait due d'après les commentateurs à la vente de coke au bassin de Charleroi. L'absence de la grosse sidérurgie dans le Couchant s'explique mieux à mon avis d'une part par les traditions commerciales nées avant la Révolution industrielle et, d'autre part, comme l'a déjà suggéré Hubert Galle, par la stratégie économique de la Société Générale que l'on connaît encore fort mal. Malgré les longues recherches de M. Watelet, son livre ne permet pas de conclure aussi nettement qu'il le fait dans son titre. Oui, c'est un livre excellent sur l'industrialisation d'un bassin charbonnier. Il est pré-

M. BRUWIER

maturé d'écrire "une industrialisation sans développement".

M. Bruwier, 7, rue de la Tannerie, Bte 13, 7000 Mons